

A PROPOS DE *N'A-QU'UN-ŒIL*

Par Fabrice Michaux

N'A-QU'UN-ŒIL est un roman écrit durant l'été 1877 (entre juin et octobre), mais qui verra le jour en 1882 grâce à la Librairie du Progrès, dans une édition illustrée en grand format. Cependant, de nombreuses coquilles émaillent cette première version. Elles disparaissent avec Charpentier, trois ans plus tard, en 1885. Une préface conséquente d'Edmond Picard agrémenté cette nouvelle édition. Mais Cladel, ayant le souci de la perfection, remanie son roman à l'occasion d'une nouvelle parution chez Alphonse Lemerre en 1887.

Dans la chronologie de l'édition romanesque cladélienne, *N'a-qu'un-œil* arrive en huitième position après *Les Martyrs ridicules, roman parisien* (1862), *Le Bouscassié* (1869), *La Fête votive de Saint-Bartholomée Porte-Glaive* (1872), *L'Homme de la Croix-aux-Boeufs* (1878), *Ompdrailles, le Tombeau des lutteurs* (1879), *Crête-Rouge* (1880), *Par-devant notaire* (1880), et avant *Le Deuxième Mystère de l'Incarnation* (1883), *Pierre Patient* (1883), *Léon Cladel et sa kyrielle de chiens* (1885), *Mi-diable* (1886), *Kerkadec, garde-barrière* (1888), *Juive-errante* (1897) et *INRI* (1931). Cependant, *Le Deuxième Mystère de l'Incarnation*, *Pierre Patient*, et même *INRI* ont été créés avant 1877.

Dans la nouvelle autobiographique *Zéro en chiffre*, le narrateur, se souvenant de son enfance, évoque le lieu et le héros du roman : *[...] là, c'est, avec tout son attirail de fossés, de herses et de tourelles, le manoir de la Jungarde, où certain contadin, un bon bougre qui respire encore aujourd'hui, raccourcit très proprement en 93 un ci-devant qui, Dieu me damne ! ne valait pas les quatre fers d'un chien...*

Silvère-Luc Gaulchard, surnommé Gaulchardou, puis *N'a qu'un œil* à la suite de l'agression du châtelain, a bel et bien existé, selon Cladel.

N'A-QU'UN-CŒIL est un récit enchâssé, puisque l'évocation de la vie d'un jeune paysan, martyrisé par son châtelain auquel il demeure pourtant asservi, y compris dans les premiers temps de la Révolution française, est racontée par son petit-neveu, Euloge Imauph, en avril 1848.

Voici le résumé du roman : (la référence textuelle pour la pagination est l'édition Lemerre de 1887)

Précisons que ce roman, comme la quasi-totalité des romans et nouvelles de Cladel, ne comprend pas de chapitre. Cette décision très personnelle vise à mieux saisir les différents mouvements de cette œuvre.

Prologue : (7-45 → il parla)

L'histoire débute au mois d'avril 1848, durant les vacances de Pâques. Le jeune narrateur et son père, Poil-Rouge, quittent Montauban en début d'après-midi pour se rendre en tilbury à la Mégère-Inguillane, environ huit kilomètres au-delà de La Française. Le propriétaire des lieux, Euloge Imauph, est un ami de longue date de Poil-Rouge. Après la visite de la belle ferme située au pied d'un château en ruine, le château de la Jungarde, le jeune narrateur se retrouve face à un vieil homme borgne qui lui fait très peur. La curiosité de la part de son père d'en savoir plus sur l'histoire de cet homme fort peu bavard et si inquiétant d'aspect est telle que l'hôte des lieux accepte de prendre la parole. Après s'être assuré que le vieillard est endormi, Euloge Imauph, son petit-neveu, commence la narration du récit...

Chapitre 1 : (45-52 → le ciel te punira !)

Silvère-Luc Gaulchard, surnommé Gaulchardou dès le plus jeune âge, est né le 22 août 1754, la veille de la naissance du futur Louis XVI. Ses parents, inféodés à la châtelainie, appartiennent au vicomte de Tédissac-Quygot. C'est la misère qui prédomine. Dès l'âge de sept ans, il garde chèvres et moutons. Tous les jours, il retrouve Véronique Subrignol, la fille d'une famille amie des Gaulchard, de deux ans sa cadette. Les deux familles pensent déjà les marier. Les années passent. Par une fin d'après-midi de novembre, Luc, à l'aide de sa houlette, abat puis achève un milan qui venait d'enlever un caneton. La Subrignolette reproche à Gaulchardou son acte, craignant qu'il soit de mauvais augure.

Chapitre 2 : (52-58)

Dès le lendemain, la prédiction s'accomplit. Alors que Luc et Véronique gardent leurs animaux, le châtelain, revenant bredouille de la chasse, tue un agnelet malgré

l'opposition du jeune pâtre. Devant la crainte de représailles pour avoir résisté au comte, les jeunes gens vont s'excuser auprès de la douairière, généralement clémente. Mais le jeune comte ne l'entend pas ainsi.

Chapitre 3 : (58-62 → quel malheur !)

Un dimanche matin, alors qu'il se rend à l'office, Luc est interpellé par le jeune comte qui veut se battre contre lui. Luc n'offre aucune résistance ; il prend beaucoup de coups jusqu'au moment où, par inadvertance, il renverse son suzerain. Il culpabilise alors pour cet acte. Il se montre plus vassal que jamais au grand dam de Véronique. Elle a le sentiment que bien des malheurs sont encore à venir.

Chapitre 4 : (62-81 → il n'était plus aveugle !)

Un lundi d'août 1769 (date supposée bonne, puisque l'on apprend que Luc vient d'avoir quinze ans et que sa promise approche de ses treize ans), un terrible événement se prépare. Depuis deux jours pleins, les pluies continues empêchent les bêtes de sortir de l'étable. Luc décide d'aller faucher de la luzerne, puis de la rassembler en un faix énorme lui couvrant le crâne, le buste et les épaules. Alors qu'il achève l'ascension d'une rude montée, le châtelain lui demande de se découvrir. Luc, peinant à se délivrer de son fardeau, une main brutale le fait basculer dans le vide, où il achève sa course contre un églantier : une grosse épine s'enfonce juste au-dessous de l'arcade sourcilière de son œil gauche. Secouru par des muletiers, il est conduit auprès de sa famille qui décide de le faire transporter chez frère Thoumas, un moine guérisseur. Ce dernier se montre plus intéressé par le rapport qu'il peut tirer de ses actes que par les soins prodigués. Après d'atroces souffrances et plusieurs mois de soins, le moine ôte le pansement qui laisse apparaître un œil horrible à voir. Puis la vie reprend son cours.

Chapitre 5 : (81-97 → on se revanchera !)

Blaise Darniquint, fils d'une famille d'affranchis, à la solde de Tédissac-Quygot, souhaite épouser Véronique. Luc le sait bien. Véronique tente de rassurer le jeune homme. Cependant, les Subrignol ne semblent pas hostiles à cette perspective. Luc se montre jaloux. La tension entre les deux familles monte ; cela ne dure que quelques jours. Car finalement, les familles décident de marier Luc et Véronique. Il ne manque plus que l'assentiment du comte, comme il est de coutume. Mais celui-ci refuse tout mariage entre « la belle et la bête ». Darniquint se moque alors de Luc qui, dans un accès de colère, le rosse au point d'être en passe de l'achever. Mais des témoins arrivent à temps.

Chapitre 6 : (97-114 → à défaut de cerfs)

Après une digression sur la condition si ancrée du serf, en particulier de Luc, sous l'Ancien Régime (97-103), le narrateur poursuit l'histoire avec le retour du châtelain

de Versailles en compagnie de son épouse, première camériste de Marie-Antoinette. Luc et Véronique sont remarqués par la jeune femme, l'un pour sa laideur, l'autre pour sa beauté. Nouvelle digression sur les mœurs dissolues de la noblesse. (108-111). Les pastoureaux doutent de recevoir la bénédiction de leur seigneur d'autant que la châtelaine quitte la Mégère pour Versailles. Tédissac passe son temps à la chasse.

Chapitre 7 : (114-123 → et l'amour !)

Un jour, par une après-midi tout ensoleillée, le châtelain demande à Luc de reboucler la selle de son cheval. Mais le cheval se cabre et Tédissac tombe dans la rivière en contrebas. Alors qu'il va se noyer, Luc se jette à l'eau et le sauve. Il obtient alors de son seigneur l'accord d'épouser Véronique. Il court annoncer la bonne nouvelle à sa future épouse. En chemin, il rencontre Fra Thoumas en train de s'accoquiner avec deux jeunes filles.

Chapitre 8 : (123-145 → s'allumer)

Lorsque Luc retrouve Véronique, il l'informe de la « bonne nouvelle ». Véronique reproche alors à Luc son attitude, puis, après de longs atermoiements, finit par lui raconter l'épisode où, un soir de juin, elle a offert à la châtelaine une boucle de ses cheveux, mais surtout que trois mois auparavant, au milieu du mois d'août, elle a été violée par Tédissac avec la complicité de Darniquint. En apprenant l'horrible nouvelle, Luc part en courant afin de se venger.

Chapitre 9 : (145-156 → N'a-qu'un-œil)

C'est Fra Thoumas qui raconte à son assistant, Péduguet, ce qui suit le départ de Luc et ce qu'il a vu : Luc a mis le feu à la maison de Darniquint après avoir attaché ce dernier à la cheminée, sur le toit. Lui-même a tenté ensuite de se pendre, mais le moine l'a sauvé *in extremis*.

Chapitre 10 : (156-189 → là-bas !)

Pause dans la narration, car Imauph a cru entendre du bruit dans la chambre de son grand-oncle : fausse alerte ; il poursuit son récit. Quatre mois après leur mariage, Véronique accouche d'une petite fille, que Luc appellera Treizine parce que née un 13 mars, mais la jeune femme décède. Accablé de douleur, Luc décide d'élever seul sa petite fille, allaitée par une truie. Treizine grandit auprès de son père qu'elle adore et qu'elle appelle *Maman-papa*. Tous deux échappent aux Fièvres rouges qui déciment toute la famille. N'a qu'un œil tient des propos ambigus tels « *Je ne suis pas celui que tu penses* » qui finissent par interpeller Treizine au point de sombrer dans une mélancolie qui ne laisse pas d'inquiéter son père. Elle décide tout de même de l'accompagner au château à la bénédiction annuelle des bêtes.

Chapitre 11 : (189-209 → n'est-ce-pas ?)

Après avoir effectué l'inventaire des bêtes du comté, la coutume veut que le plus jeune agneau soit offert en offrande. Or, il se trouve qu'il appartient à Luc qui l'amène aux pieds du châtelain non sans afficher une certaine provocation. Finalement, les deux hommes s'affrontent du regard puis Tédissac rend l'agneau à Luc. Arrive ensuite le défilé des habitants. Ayant remarqué Treizine, Tédissac demande à la voir de plus près. Il l'interroge sur son origine et apprend qu'elle est la fille de Véronique. Au moment de s'élaner vers elle, Luc pousse un terrible cri et oblige sa fille à quitter les lieux avant de s'en prendre à Sigismond. Puis il s'en va s'en être inquiété. Mais le châtelain jure de le faire arrêter onze jours plus tard à l'occasion du paiement d'un impôt au château.

Chapitre 12 : (209-228 → guet-apens)

Le narrateur évoque la situation politique et sociale de la France dans les premiers temps de la Révolution avec le renversement de la monarchie et l'apparition des Droits de l'Homme et du Citoyen (troisième digression dans ce roman).

Chapitre 13 : (228-238 →entendu)

Luc, enfermé depuis des mois au fond d'une oubliette, est délivré par les paysans en révolte à la tête desquels se trouve sa fille. Il retrouve le soleil et l'air pur. Il retrouve aussi et surtout le sire de la Jungarde, fait prisonnier. Luc décide de l'entendre avant de le juger.

Chapitre 14 : (238-285 → d'alentour)

Cependant, Luc ne comprend pas que la situation ait à ce point basculé : Sigismond n'est plus son seigneur ; il n'est plus le comte Tédissac-Quygot, mais le citoyen Durfort. Des paysans, ayant souffert des sévices de la famille du châtelain, prennent la parole tour à tour. Mais Luc considère qu'il faut juger les actes criminels de Sigismond, non ceux de ses ascendants. Le châtelain continue de se montrer arrogant vis-à-vis de ceux qui prennent la parole d'autant que Luc semble de le protéger : « on ne juge pas sans avoir réfléchi, l'on ne condamne pas sans avoir jugé, l'on ne frappe pas sans avoir condamné ; seuls, les nobles, ils ne l'ont que trop prouvé, sont capables d'agir en loups ; mais nous, les manants, nous, les moutons, soyons équitables ! » Alors qu'un homme évoque le viol de sa sœur par Sigismond, Luc, ne souhaitant pas que sa fille entende des propos qui pourraient la mettre en éveil, lui demande d'aller retrouver les femmes accourues au pied du château. Au moment de passer au verdict, semble-t-il sans appel, une voix se fait reconnaître : c'est celle de Fra Thoumas, qui souhaite qu'on entende également N'a-qu'un-œil. Après l'évocation de sa vie depuis qu'il a disparu de la contrée, le moine défroqué décide de raconter l'épisode de l'incendie de la maison de Darniquint et surtout révèle le viol de Véronique. Luc ne supporte pas ces propos. Il se considère coupable du crime commis sur Darniquint, pardonne les péchés du comte et lui rend la liberté. On le prend pour fou et le laisse partir avec le comte.

Chapitre 15 : (285-310 → Va, file !)

Treizine, ayant retrouvé son père en leur domicile, lui reproche sa clémence. Elle lui raconte que Fra Thoumas lui a fait des révélations sur le passé, mais non qu'elle soit la fille du « monstre ». Pour autant, Luc lui apprend qu'il cache l'ignoble comte sous l'étable. Elle est épouvantée mais s'incline devant la volonté de son père de devoir le protéger quelque temps. Luc, demeuré serf dans sa tête, accepte d'aider le comte à fuir la vindicte populaire. Il va se rendre à Moissac chez un cousin de Tédissac pour qu'il lui donne l'argent nécessaire à sa fuite. En moins de deux jours, l'affaire sera faite. Mais Luc, toujours aussi naïf, a le tort de dire au comte que sa fille lui assurera sa protection, d'autant qu'il lui a donné le moyen de quitter sa cache si nécessaire. Quatrième digression : nouvelle évocation de la situation de la France en cette année 1792. N'a-qu'un-œil prend la route pour Moissac.

Chapitre 16 : (310-320 → la vérité ?)

Au moment du départ, il rencontre Jordi, l'amoureux de sa fille, qui lui narre le comportement héroïque de Treizine durant l'assaut du château, mais aussi la morosité qu'elle affiche depuis. Elle se trouve en ce moment « entre les deux biefs, auprès des arches du Pont-Ruiné ». Il la rejoint et constate effectivement qu'elle est triste à cause de son attitude envers le comte. Il insiste cependant pour qu'elle protège le « malheureux ». Bien qu'acceptant dans la douleur, elle ne peut s'empêcher d'évoquer une fin prochaine au fond des eaux du Ligory, ce qui effraie son père. Pour autant, il prend la route pour Moissac.

Chapitre 17 : (321-348 → le tien !)

Arrivée à Moissac. Trop tard : le châtelain local et deux de ses acolytes ont été arrêtés, jugés sommairement et pendus. Pendant ce temps, un courrier annonce l'arrestation du roi six jours auparavant (10 août 1792). C'est bien la fin de la monarchie. Durant son retour, Luc, les yeux enfin dessillés, prend conscience qu'il est devenu un homme à part entière, et prend conscience également des exactions commises par le comte durant toutes ces années. En arrivant chez lui, Luc entend les cris de sa fille.

Chapitre 18 : (348-362 → que de sang !)

Elle est en train de se faire violer par le comte, son père. L'acte vient d'être commis. Après l'avoir copieusement rossé, Luc, sur ordre de sa fille, lui tranche la tête. Puis, cependant que Treizine, trop fière pour supporter sa honte et la vie, court, hélas! à l'insu de son père, vers les rivières qui serpentent auprès du hameau, Luc plante la tête au sommet d'une pique qui restera ainsi pendant huit ans. A ce moment du

récit, l'oncle Luc entre dans la pièce afin de raconter lui-même la fin de ce cauchemar.

Épilogue : (362-381)

Le premier narrateur, fils de Poil-Rouge reprend la parole. L'oncle Luc, après avoir déclaré son attachement à la lutte sociale, s'évanouit. Sa mort est proche. Il ne veut ni médecin ni prêtre, mais la compagnie de tous ses animaux. Une ouverture est faite dans la pièce où il repose, et meurt en prononçant quelques mots pour ses proches après avoir eu une dernière pensée pour sa femme, Véronique, et pour sa fille, Treizine.

Quelques mots sur l'écriture cladelienne

Concernant l'écriture de Cladel, on notera la richesse lexicale, tant au niveau du vocabulaire, que les plans anthroponymique et toponymique. Comme tout au long de son œuvre, Cladel s'évertue à passer en revue toutes les lettres de l'alphabet : cela donne des noms fort curieux dont les listes sont jointes. Dans l'esprit de l'écrivain, toutes les lettres, à l'instar des hommes, doivent être traitées sur un plan d'égalité.

La toponymie dans le roman :

pages	Toponymes internes au roman N'A-QU'UN-ŒIL
165	Albines-ès-Fougères : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
203	Aulnes-Soubrevignes : nom de hameau dépendant du château.
7	Aveyron : rivière se jetant dans le Tarn près de Lafrançaise.
227	Bacombs (comte des) : autre titre des Tédissac-Quygot.
192	Bacounaille : nom de hameau dépendant du château.
212	Badû : nom de hameau dépendant du château.
65	Barabil : lieu où résidait la Javotte (histoire enchâssée).
210	Baradour : nom de hameau dépendant du château (les porchers de).
206	Besselièvre : nom de hameau dépendant du château.
66	Beyra : village où se trouve un cimetière.
192	Bilomade : nom de hameau dépendant du château.
279	Bois-Fleuri (sentiers de) : lieu où fut cloué vif Elie Hardsol.
155	Boufflan : nom de ferme ou de hameau dépendant du

	château.
209	Bréziz : lieu où se trouve une forêt.
164	Bridard : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
119	Buisson-Écureuil : hameau où se trouve une forêt.
155	Buynard : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
193	Caillet : nom de hameau dépendant du château.
268	Calvaire : colline au-dessus de Moissac ; existe bien.
152	Capelette : village où la réputation de Luc est encore grande. Notons le village de Durfort-Lacapelette situé à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest de Lafrançaise.
192	Capessûl : nom de hameau dépendant du château.
50	Carlus : hameau dépendant de la châtellenie.
213	Cassiflores : nom de hameau dépendant du château.
203	Castelnau : nom de hameau dépendant du château où se trouvent des saulaies.
103	Cazail-les-Tours : lieu de résidence de Roudillô, le pêcheur du Ligory.
50	Combeau : ruisseau.
96	Combes-aux-Mulots : lieu proche de la demeure de Darniquint.
212	Cornabô : nom de hameau dépendant du château.
234	Espailleterie : nom de hameau dépendant du château.
280	Étang-aux-Cerfs : étang proche de la Mégère.
192	Fabridegouy : nom de hameau dépendant du château.
50	Fey : hameau dépendant de la châtellenie.
106	Fontaine-au-Gué : source près de laquelle Véronique garde ses bêtes.
230	Fontaines-Chaudes (combes de).
164	Fraisolles : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
213	Fusibous : nom de hameau dépendant du château.
7	Garonne : fleuve qui reçoit le Tarn à Moissac.
212	Goldemâs : nom de hameau dépendant du château (un magnagnier de).
206	Grisô : promontoire (hauteurs du).
192	Gros-Courron : nom de hameau dépendant du château.
192	Hèsu : nom de hameau dépendant du château.
192	Illermé : nom de hameau dépendant du château.
48	Jean-Jean-l'Oiseleur : torrent.

8	Jungarde : nom du château des Tédissac-Quygot.
213	L'Honor de Cos : nom de village dépendant du château. Ce bourg est situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Lafrançaise.
192	La Cramade : nom de hameau dépendant du château.
4	La Française : principale commune la plus proche de Mègère.
280	la Hêtrée (les taillis de) : endroit où l'agneau de Gaulchardou fut abattu.
192	les Ernes : nom de hameau dépendant du château.
91	Ligory : rivière où Sigismond est sauvé par Luc.
231	Long-Gué : rivière ?
192	Loupdeviennes : nom de hameau dépendant du château.
50	Mad : chaumière (hameau dépendant de la châtellenie).
212	Maguerey-les-Viornes : nom de hameau dépendant du château.
76	Maisons-Forestières : hameau dépendant de la châtellenie.
259	Malauze-entre-Tarn : commune du Tarn-et-Garonne située à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Moissac.
213	Marches de la Comté.
117	Marescombes en Vire-Revire : hameau où se trouvent des taillis.
231	Marescombes : combe.
8	Mègère-Inguillane : nom du hameau (ferme) d'Euloge Imauph.
119	Mègère-Inguillane-sous-Jungarde.
2	Mègère-sur-Tarn : lieu où se trouve la demeure d'Euloge Imauph, mais aussi de N'a qu'un œil. Notons qu'aujourd'hui le hameau de Mègère se situe à cinq kilomètres à l'est de Moissac.
165	Mègère-Ubroin : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
193	Mello-Beauvaisis : nom de hameau dépendant du château.
164	Mesclun : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
243	Moissac : chef-lieu de canton du Tarn-et-Garonne. Fourches du Tarn.
10	Montauban : chef-lieu du Tarn-et-Garonne.
155	Mont-Tracô : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
202	Motte-aux-Alouettes : promontoire au pied duquel furent

	enfumés les trois frères de la mère de Raffély.
113	Nagô : lieu où se trouvent des prés et proche de la maison où Véronique a été violée.
245	Nère : nom d'une rivière (imaginaire) près de Moissac.
192	Noguettes : nom de hameau dépendant du château.
47	Notre-Dame-des-Sept-Glaives : hameau (?) où le jour de la fête les Subrignol et les Gaulchard ont rompu le pain ensemble.
201	Nourgues : nom de hameau dépendant du château où se trouve des carrières.
50	Nyp : hameau dépendant de la châtellenie.
155	Onid : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
192	Ort : nom de hameau dépendant du château.
117	Ourland : lieu où se trouvent des cascades.
230	Pech-Hardyô (cimes).
262	Plouë : village.
256	Pont-Ruiné : lieu où Treizine se noie.
217	Quinquelux : lieu d'une abbaye où vécut Suzanne, maîtresse de Fra Thoumas.
76	Ravenelle-Profonde : nom d'une combe (petite vallée encaissée).
97	Ravine des Anges : lieu où « vague » Véronique.
231	Roche-Qui-Tremble : promontoire.
192	Rômi : nom de hameau dépendant du château.
93	Ronde Garenne d'Erbelines : hameau dépendant de la châtellenie.
105	Rurgau (la) : roc.
192	Sainte-Aldegonde : nom de hameau dépendant du château.
231	Saint-Estèphe : nom de hameau dépendant du château.
209	Saint-Guillaume-le-Tambourineur : lieu où repose Ysabeau, violée par Sigismond, sœur de Martin Nonorgues.
58	Saint-Ory d'Andoc : ermitage où réside Fra Thoumas.
47	Saint-Pamphile-l'Envoûté ; village proche de la Mégère.
212	Saint-Paul d'Espis : nom de hameau dépendant du château. C'est aussi un village situé à une dizaine de kilomètres au nord de Valence d'Agen, donc à une bonne trentaine de kilomètres à l'ouest de Lafrançaise.
265	Saint-Pierre-au-Coq : quartier de Moissac.
230	Saint-Valver-le-Quercynois : nom de hameau ou village dépendant du château (les routiers de).
192	Saint-Yvain : nom de hameau dépendant du château.

163	Saula : lieu proche de La Française où l'on fabrique la ratine (tissu).
216	Sèdirane-en-Cagoulas : nom de village dépendant du château.
34	Ségualos : lieu assez éloigné (deux à trois lieues) de la Mègère-Inguillane où Gaulchardou mène paître ses chèvres et moutons.
113	Sept-Sources du Roy : sources.
105	Tescou : petite rivière qui se jette dans le Tarn à Montauban.rivière).
192	Trigues-Aygues : nom de hameau dépendant du château.
66	Trois-Abbeyes : abbaye.
34	Trubar : lieu assez éloigné (deux à trois lieues) de la Mègère-Inguillane où Gaulchardou mène paître ses chèvres et moutons.
192	Ubéni : nom de hameau dépendant du château.
213	Uglaud (Pierrette des) : nom de hameau dépendant du château.
164	Ullia : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
153	Val de l'Orme : lieu proche du château où a lieu la bénédiction annuelle des bêtes.
48	Val-Lac : endroit humide où l'herbe est drue.
165	Val-les-Pins sur l'Y : nom de ferme ou de hameau dépendant du château.
106	Vermeil-Coteau : lieu près duquel Véronique garde ses bêtes.
245	Virou : nom d'une rivière (imaginaire) près de Moissac.
48	Xandil : cône granitique.
197	Yeuses-Tarnaises : nom de hameau dépendant du château où vit Samuel Hardesol ? le doyen des charbonniers.
262	Zandrôt-ès-Paludes : lieu du château de Noé, le cousin de Sigismond.

Pour se faire une idée de l'univers anthroponymique chez Cladel, les noms des personnages internes à l'histoire de *N'A-QU'UN-CŒIL*.

Ægrut ;

Agafô tretxo (Treizine) ;

Aglaé (Ysa, Yza, 1887)

Albine de Montaignu (sœur de Noé de Zandrôt)

Albins (baron des) ;

Albrède et Lardarie ;
Aldébry (le charron, oncle de Luc) ;
Anicet Tryl (Fra Thoumas)
Anne de Négrepelisse ;
Anselme Gaulchard ;
Arbogandes ; Surastres ; Villenurques ;
Athénaïs (comtesse) ;
Aumône et Fanfan (chiens fidèles de Luc, en 1792) ;
Aurore Eribosq (accoucheuse) ;
Avit Imauph
Baptistine Subrignol ;
Barraquô, vieux grison ; Maurette (une taurelle) ;
Barrau ;
Bayardou ;
Bayardou ;
Blaise Darniquint ;
Blandine (sœur cadette de Luc) ;
Blandine Gaulchard, sœur cadette de Luc et future femme d'Avit
Imauph, aïeul d'Euloge ;
Câl ;
Cap-de-Roc
Christophe Subrignol (grand-père de Véronique) ;
Colin, bouvier ;
Cossu (labri) ;
Cyprien Almat (fiancé d'Ysabeau) ;
Dame Athénaïs-Isabeau-Marguerite-Rolande-Henriette de
Zandrôt-Yguem, marquise d'Escatalay, comtesse d'Ureb, baronne
des Albins et vicomtesse de Tédissac-Quygot ;
Durfort ;
Élie (père de Luc) ;
Eloy, Clair et Just (frères de la mère de Raffély) ;
Escatalay (marquis d') ;
Eudes ; Roland ; Gaultier ; Renault ; Philippe ; Robert ;
(ascendants de Sigismond) ;
Eugène Imauph (ou Euloge ?) ;
Euloge Imauph ;
Eusèbe Aldébry (oncle de Luc) ;
Fabre ;
Fra Thoumas ;
Gaulchard ;
Hacoubi, maquignon ;
Honorat ;

Irénée Imauph (bisaïeul) ;
Iron ;
Jean Yguoy, le ménétrier ;
Jeannette (Véronique) ;
Jordi (oncle de Colin) ;
Jordi (ou Georges, promis de Treizine) ;
Kujus ;
l'Œil-de-Bœuf ;
Lazare Imauph, volontaire de la République et vainqueur du
chouan, aïeul d'Euloge ;
Luc (oncle) ;
Ludovic (trisaïeul de Luc) ;
Madame de Noÿf ;
Malo Savy, l'enfant de Mathurine Olbrade et de Jacques Savy ;
Eudes de la Jungarde (père de Sigismond) ;
Martin Nonorgues (frère d'Ysabeau) ;
Mathurine Olbrade et son époux, Jacques Savy ; Charles-Henry
d'Escatalens, aïeul maternel du vicomte ;
Mô ;
Noé d'Aillebrun-Nouvarôt et d'Yguem-Ongela, marquis de
Zandrôt ;
Noé, marquis de Zandrôt (cousin de Sigismond) ;
Omer Raffely ;
Oudem, maréchal-ferrant ;
Paul Lampdara (charroyeur) ;
Péduguet ;
Pierrette (promise de Jean Yguoy) ;
Poil-Rouge ;
Py ;
Quatre-Haies ;
Quèd ;
Raffély ;
Rémy (père d'Euloge Imauph)
René le Bègue (Ternand) ;
Rigolo-Saint-Merry ;
Robel ;
Robert (de Tédissac) ;
Roland de Tédissac-Quygot (grand-père de Sigismond) ;
Roudillô ;
Roussette (Véronique) ;
Saintailles, chevrier ;
Saint-Merry ;

Samuel Hardesol (le doyen des charbonniers d'Yeuses-Tarnaises) ;
François-Élie (père de Samuel) ;
Saute-Fossés ;
Sélim-Pacha ;
Sigismond de la Jungarde ;
Silvère-Luc Gaulchard, dit Gaulchardou
Sincer et Mignouny, chiens jumeaux de Luc (en 1848) ;
Subrignol ;
Subrignolette ;
Sully le Saulnier ;
Suzanne, abbesse de Quinquelux ;
Suzette (Toinette) et Mion ;
Taul ;
Tédissac-Quygot (comte) ;
Ternand ;
Tristan, potier ;
Trotte-Menue ;
Ungui ;
Ureb (comte d') ;
Uvély ;
Véronique ;
Wücker, d'Alsace ;
Xey ;
Ysabeau (sœur cadette de Martin Nonorgues) ;
Yvette ; Opportune ; Félicité ; Treizine ;
Yvroudal ;
Zouq ;

Par ailleurs, il faut noter **la densité picturale** dans cette œuvre, comme c'était le cas déjà dans le *Bouscassié* ou encore *La fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive*. Jules Barbey d'Aurevilly évoque cet art si particulier chez Cladel en ces termes notamment :

« Peintre à la Rubens et à la Rabelais, peintre de grande nature, peintre de kermesses, de foules, de ruées, de batailles, peintre du tempérament physique le plus impétueusement débordé, M. Cladel s'est trouvé républicain comme il est peintre, et pour les mêmes raisons. La République, pour ce peintre *genuine*, c'est un tableau, une suite de tableaux à la David chauffé à rouge. La République, ce sont des batailles, des fêtes votives aussi, des apothéoses. L'œil de M. Cladel fait grandiose l'objet en le regardant, et le républicain chez lui est tellement peintre qu'il rajeunit et splendit, par la couleur, les vieilles rengaines républicaines, quand elles

lui tombent sous le pinceau. Magie du talent ! Les choses qu'il devrait le plus avoir en horreur, les choses les plus répugnantes à un grand artiste, les misérables vulgarités du *Siècle*, par exemple, il les inonde d'un flot de couleur[s] qui les transfigure, comme la lumière d'or de Murillo ruisselant sur la teigne de son *Pouilleux !* »

Cladel cinéaste avant l'heure, pas impossible. Souvent adepte de longues phrases — ce que d'aucuns lui ont reproché — elles sont néanmoins travaillées avec un *objectif* bien précis. Ainsi, lorsqu'il dépeint un lieu il utilise le principe de ce que sera le plan-séquence au cinéma. Imaginez tenir une caméra en lisant la phrase suivante :

« Tous les trois précédant la carriole, Imauph entre mon père et moi, nous enfilâmes lentement une allée bien sablée qui coupait en deux parties presque égales une prairie magnifique où passaient éparées, perdues dans la verdure jusqu'au poitrail, une troupe de vaches laitières escortées de leurs faons et nombre de juments poulinières flanquées de leurs poulains, hennissant et gambadant, qui, vite effarouchés à notre aspect, partirent comme des flèches, entraînant avec eux huit à dix ânesses, autant d'ânon, et tout une caravane de moutons, de chèvres et de porcs, laquelle fit lever au-dessus des grands chênes dont était obombré le plantureux pacage, un monde de canards et d'oies qui se réfugièrent, trompétant et cancanant dans les ondes rapides et pures de deux ruisseaux bordés d'ajoncs, d'où surgit tout à coup un vol de pigeons que nous vîmes bientôt s'abattre sur les mâtues d'une curieuse bâtisse à trois étages, confinant de chaque bout à de vastes hangars bondés d'instruments aratoires, et bornant une basse-cour quadrangulaire, assez boisée, où, sans compter bien d'autres volatiles, tels que faisans, outardes et des lapins de garenne ou de clapier, parmi mille et mille poules de toute plume et de tout pays, se pavanaient et chantaient, tout or et tout argent, avec des crêtes écarlates et des airs vraiment royaux, un tri superbe de coqs. »

Léon Cladel ne cesse également de mettre en parallèle l'histoire des *Grands*, héros des manuels d'histoire, et des *Petits*, les gueux, les va-nu-pieds, ses héros, tout aussi valeureux que les premiers, sinon davantage, tel qu'il l'écrit dans sa préface intitulée : *A la plèbe* et dont la conclusion est pour le moins éloquente :

« Que je succombe demain, nul ne saura m'accuser d'avoir jamais renié ma caste, la petite, excuse ! la grande ; oublié ma classe, la basse, oh, pardon, la haute ! et fini, comme tant de parvenus, en contradiction avec mon origine. Aussi, pourquoi le taire et ne pas m'en enorgueillir, j'estime que c'est là mon honneur et ma gloire en ce temps de palinodies et d'impostures où triomphent des cyniques que flétrira plus

tard irrévocablement notre vrai juge à tous et le seul : la Postérité, qui rabaisse souvent ceux qu'on exalta sans mesure et vice-versa. »

Le roman comprend des digressions, notamment sur les mœurs dégradées de la noblesse, et des propos sans concession sur les actions des monarques :

« Réprimer, sévir en plein soleil et *coram populo*, c'était bon cela sous Monsieur de la Grosse-Perruque et même encore pendant la longue et crapuleuse orgie de l'arrière-petit-fils de ce faux chevelu, lequel, pour éviter l'enfer et complaire aux jésuites, qui l'avaient marié secrètement à la veuve d'un cul-de-jatte, signa l'égorgement de cent mille huguenots et confisqua leurs biens à plus d'un million d'autres [...] »
(pages 209 et suivantes, édition Lemerre, 1887)

On pourrait trouver excessifs certains propos de Cladel, mais Thomas Jefferson, ambassadeur en France, de mai 1785 au mois d'août 1789, avant de devenir le troisième président de Etats-Unis d'Amérique, corrobore ce sentiment par cette phrase on ne peut plus explicite, rédigée un an après son arrivée en France (1786) :

« Pour concevoir tous les maux qui dérivent de cette source fatale, l'aristocratie, il faut demeurer quelque temps en France : il faut voir le sol le plus fertile, le plus beau climat, l'Etat le plus unifié, le caractère national le plus sociable, bref tous les dons de la nature impuissants contre ce fléau de l'aristocratie, qui fait de la vie un supplice pour les vingt-quatre vingt-cinquièmes des habitants de ce royaume »
(*Mémoires*).

Il faut bien comprendre que le combat que mènera Cladel en faveur des déshérités est avant tout celui d'un homme empreint d'humanité. En guise de conclusion, laissons la parole au maître : les derniers mots du roman sont un hymne à l'amour :

« Un frisson parcourut le corps de l'auguste vieillard, dont la face, déjà terreuse, ruisselait de sueur.

– Redressez-moi vite : oh ! plus vite ! ... hâtez-vous, ou je ne pourrai plus en jouir !

On s'empressa d'obtempérer à cette prière presque impérieuse, et tandis que l'astre magnifique, débordant dans l'azur et poursuivant sa marche ascensionnelle épanouissait de toutes parts son éblouissante chevelure d'or, l'obscur moribond, embrassant, palpant, baisant en son agonie, des museaux, des groins et des mufles, plongeait avec amour, avec délices, ses mains glacées dans un flot de crinières, de toisons et de soies...

– On est là ! délira-t-il en étreignant tendrement sur sa poitrine un agneau nouveau-né ; je monte vers toi, Véronique, ma femme ; on te rejoint, toi, ma fille, Treizine ; amis, on s'en va ; fils, sois béni ; vous tous, ici-bas, bêtes et gens, mes frères, adieu ! ...

La voix quasi souterraine se tut, une palpitation d'ailes se produisit au-dessus du ciel de lit, et les griffons, debout sur leur train de derrière, un de chaque côté du chevet, et les pattes de devant appliquées sur les linceuls, hurlèrent ensemble à la mort.

– Oncle, entendez-moi ! sanglotait Imauph, pleurant d'amères larmes sur les lèvres froides et souriantes de l'aïeul aussi blanc qu'un morceau de marbre et vers qui convergeaient tous les rayons du soleil ; écoutez-moi, répondez-moi, grand-oncle !

Hélas ! elle était là, la niveleuse qui fauche petits et grands !... Silvère-Luc Gaulchard, dit Cunélis ou plutôt N'a-Qu'un-Ceil, le patriarche de la Mégère-Inguillane-sur-Tarn, avait vécu. »